

ÉCRIRE POUR SURVIVRE.  
LE PHÉNOMÈNE DES JOURNAUX INTIMES DANS LES CAMPS DE  
CONCENTRATION NATIONAUX-SOCIALISTES  
MOTIFS – FONCTIONS – LANGUE

DOMINIQUE SCHRÖDER\*

Au printemps 2006, le magazine d'actualité allemand *Der Spiegel*, dans un article<sup>1</sup> rédigé à l'occasion de la Foire du livre de Leipzig, constatait déjà l'engouement considérable rencontré par les autobiographies et journaux intimes ces dernières années parmi les créations littéraires en Allemagne. L'écrit autobiographique ou biographique connaît une popularité sans précédent, l'intérêt pour ces supports paraît intact, tel un flot toujours plus grand de publications jusqu'alors dissimulées. Le même constat s'impose quant à la curiosité grandissante qu'a éveillé au sein de l'Allemagne le passé national-socialiste au cours de ces dernières années. Des débats<sup>2</sup> plus ou moins scientifiques présentent ce thème aux spectateurs ou aux lecteurs, et il n'est pas rare qu'on y donne la parole à des témoins de l'époque<sup>3</sup>.

La présente étude constitue un résumé d'une thèse présentée en 2006<sup>4</sup>, elle traite de la question des journaux intimes issus du camp de concentration de Bergen-Belsen, et plus particulièrement du journal intime de Renata Laqueur. Partant du fait que, même dans les conditions inhumaines de ce camp, des détenus ont écrit, deux questions principales consacrées à la rédaction des journaux intimes seront reliées. La première

\* Ndlr: Défendue à l'Universität Bielefeld en 2006, l'étude de Dominique Schröder intitulée « *Schreiben, um zu überleben. Das Phänomen des Tagebuchschreibens in nationalsozialistischen Konzentrationslagern. Motive – Funktionen – Sprache* » synthétisée dans le cadre de la présente contribution a été déposée pour concourir aux « Prix de la Fondation Auschwitz » 2006-2007. Ayant été tout particulièrement appréciée par les membres du jury, ceux-ci ont accordé à l'auteur le bénéfice de l'article 4 du règlement permettant au Conseil d'Administration de la Fondation Auschwitz de lui allouer un subside pour la poursuite de ses recherches. Le présent article en constitue le résultat.

s'interroge sur les motifs des diaristes et sur les fonctions qui résultent de cette activité. La seconde s'intéresse à leur transcription linguistique lors de l'acte d'écriture. Contrairement à la pratique habituellement répandue, les journaux intimes ne sont pas envisagés ici en tant que source purement descriptive pour l'illustration ou l'analyse du quotidien du camp et de la vie des détenus. Pas plus qu'ils ne servent avant tout à corroborer ou démentir des conclusions émises par ailleurs quant à l'histoire des camps de concentration. Cette étude considère que les journaux intimes sont bien plus que de simples recueils de faits et peuvent être lus et analysés de façon fructueuse comme un texte narratif autonome ou un acte communicatif, ainsi que Volker Depkat<sup>5</sup> et Dagmar Günther<sup>6</sup> l'ont déjà proposé en ce qui concerne les autobiographies. Par conséquent, la présente étude considère la rédaction d'un journal intime comme un acte de pragmatique linguistique<sup>7</sup>. Cependant, il ne s'agit en aucun cas de minimiser ou de remettre en question la pertinence de journaux intimes à l'aune de leur utilité documentaire ou descriptive. De nombreux travaux ont en effet déjà prouvé la valeur des journaux intimes en tant que sources d'informations pour des débats scientifiques sur le national-socialisme ou la Shoah<sup>8</sup>. Toutefois, à la lumière de l'approche méthodique esquissée dans cette étude, il convient de plaider pour une meilleure prise en compte du potentiel jusqu'à présent largement inexploité des journaux intimes en tant que textes narratifs. Cette approche semble particulièrement intéressante pour répondre aux questions suivantes : Comment l'expérience du camp de concentration est-elle abordée au travers du journal intime ? Quelles conclusions les stratégies d'écriture utilisées peuvent-elles nous permettre de tirer ? Quels comportements les diaristes ont-ils adoptés par rapport à leur environnement ? Et quel est le rôle que revêt la pratique sociale de l'écriture dans le contexte situationnel du camp ?

Il ne s'agit donc pas ici, en premier lieu, de traiter du contenu des journaux. Ce n'est pas *ce que* les diaristes ont pris pour sujet qui doit être analysé, mais bien *pourquoi* ils l'ont fait. On ne peut donc examiner l'usage de la langue comme clé de l'analyse sans la rattacher à un contexte situationnel, celui du camp de concentration. De même, il est nécessaire de prendre en compte la socialisation ou biographie des diaristes avant leur déportation dans les camps – autant que celle-ci peut être reconstituée –, car dans le cadre d'une analyse textuelle il est intéressant de savoir si les diaristes, avant leur déportation, avaient ou non pour habitude de rédiger des journaux intimes. En outre, il est probable que la socialisation puisse préfigurer certaines formes linguistiques ou encore que celles-ci se manifestent comme le prolongement ou, au contraire, la rupture d'une habitude. L'étude de différents marqueurs linguistiques (signaux de

communication, syntaxe, inclusion et exclusion linguistique par des pronoms personnels, des métaphores et des personnifications, ironie et humour, ou, le cas échéant, une langue du camp spécifique<sup>9</sup>, comme par exemple des citations) peut amener à tirer des conclusions quant aux fonctions et aux motifs que revêt cette activité d'écriture, que les diaristes ne nomment pas explicitement et qui acquièrent dans les textes, outre la fonction ordinairement reconnue, une fonction importante de témoin. Il convient de penser à une sorte de conception linguistique du journal intime en tant qu'anti-monde mental qui s'oppose à la réalité de l'environnement concentrationnaire, ou encore d'envisager l'une des caractéristiques principales de tout écrit autobiographique : la préservation et l'affirmation de l'identité de l'auteur. Enfin, se manifeste à travers plusieurs signaux linguistiques une autre fonction ou motivation encourageant la tenue d'un journal intime : L'écriture elle-même est appréhendée comme « résistance » au système, aux individus et aux circonstances. Elle permet d'imaginer et de fixer des lieux ouvrant à une autre réalité qui, sous une autre forme, ne pouvaient exister.

#### LE JOURNAL INTIME COMME SOURCE – CARACTÉRISTIQUES DU GENRE

Si l'on envisage les journaux intimes comme une source documentaire, il est judicieux de commencer par se remémorer les éléments qui caractérisent un journal intime, ou qui font de lui un texte narratif<sup>10</sup>. Dans l'optique du processus de pragmatique linguistique choisi ici, il s'agit en premier lieu de s'interroger sur les fonctions attribuables aux journaux intimes. Pour cela, il paraît utile d'établir une comparaison avec d'autres sortes de textes autobiographiques car si le journal intime, au sein de l'historiographie, jouit d'une grande popularité, il n'a jusqu'ici que peu été envisagé sous l'angle du texte narratif<sup>11</sup>. Force est également de constater que jusqu'à présent dans l'histoire germanophone, seules des réflexions rudimentaires ont été émises quant aux traits caractéristiques du journal intime<sup>12</sup>. C'est pourquoi nous nous appuyons sur les réflexions préexistantes des disciplines voisines que sont les lettres<sup>13</sup>, la linguistique et la sociologie<sup>14</sup>, et plus particulièrement sur les travaux de la linguiste zurichoise Angelika Linke, susceptibles d'être d'une grande utilité pour l'étude des journaux intimes<sup>15</sup>.

Contrairement à un autobiographe, un diariste, au moment de la rédaction, se trouve sous l'effet immédiat de ce qu'il a vu, éprouvé ou pensé. L'une des caractéristiques des journaux intimes, en apparence banale, mais révélatrice, est donc la proximité temporelle qui existe entre l'événement et sa consignation par écrit. En général, les autobiographes proposent, dans le développement temporel de leurs écrits, une vue d'en-

semble des événements qui forment leur vie. Ils sélectionnent ce qui, sur une échelle de temps plus étendue, leur apparaît pertinent et intéressant à interpréter. C'est donc sur la base de ce à quoi ils ont besoin d'apporter du sens au moment où ils rédigent que les diaristes effectuent leur choix conditionné, et, en fin de compte, structuré<sup>16</sup>. La rédaction d'un journal intime est sélective, elle aussi : elle est guidée par les impressions et besoins que le diariste éprouve à ce moment. Dans sa rédaction journalistique, le diariste ne consigne pas tout ce qu'il éprouve, subit ou pense. Si l'on part du principe qu'un texte narratif est une ébauche de sens ou une relation de sens constitué rétrospectivement<sup>17</sup>, il semble, au premier abord, que cette définition ne corresponde pas au journal intime. Cependant, il est légitime de considérer que même un journal intime est un texte narratif, car là aussi on conçoit à travers le résultat final du processus de rédaction un tout signifiant immanent dans sa forme textuelle. Il faut toutefois expliciter la question : alors que, selon Volker Depkat, il s'agit pour l'autobiographe d'une construction de sens<sup>18</sup> narrative, qui ne peut fonctionner autrement que rétrospectivement car elle envisage un tout cohérent<sup>19</sup>, il en va différemment pour le journal intime. Celui-ci construit du sens dans la confrontation spatio-temporelle immédiate de l'individu écrivant avec ce qu'il est en train de vivre au moment de la rédaction, sans toutefois saisir la vie dans sa totalité. Le sens produit ou ébauché sera donc uniquement valable pour la situation momentanée, et non pour l'existence entière de l'individu, même s'il est tout à fait possible qu'il se révèle valable à l'avenir. Pour comprendre le texte ci-présent, l'aspect de la construction de sens et le fait que celui-ci s'effectue au cours de l'acte de rédaction sont d'une importance capitale<sup>20</sup>. Le « Je » se situe donc dans le monde vécu à l'instant même, qui place à un niveau presque identique le vécu et la rédaction. L'autobiographe, en revanche, transcrit son passé ou ce dont il se souvient.

Toujours en rapport avec l'étude menée par Volker Depkat sur une construction rétrospective de la personnalité, on peut en déduire des réflexions concernant la rédaction de journaux intimes. Tandis qu'un autobiographe écrit en toute « connaissance de son devenir<sup>21</sup> », un diariste se sert parfois de son journal pour commencer seulement à construire sa personnalité ou son identité, sans pouvoir savoir au préalable quelle forme celle-ci va revêtir au bout du compte. Dans cette optique, il faut considérer le journal intime comme une « clé pour la construction de soi<sup>22</sup> », tout imprégné qu'il est d'une auto-réflexion immédiate de l'auteur sur son « Je ». De la même manière, le journal sert au diariste d'« aide à son orientation personnelle<sup>23</sup> ». On peut poursuivre le raisonnement dans ce sens où « en tant que forme de réflexion, [c'est] un mode de publication de

dialogue car le Je porte en lui un Je qui, dans cette méthode, est à la fois auteur, lecteur critique et objet<sup>24</sup>. » Cela nous renvoie de nouveau aux réflexions de Volker Depkat qui entendent lire les autobiographies comme un texte collectif à la rédaction duquel plusieurs personnes participent. Outre l'aspect temporel déjà explicité, cette citation démontre une autre différence considérable entre les genres de textes. En effet, les journaux intimes, au contraire des autobiographies, ne sont en général pas rédigés dans la perspective d'une publication ultérieure. Le rôle joué par les lecteurs potentiels est ici, si ce n'est inexistant, du moins marginal. Si le diariste écrit, c'est avant tout pour lui-même. Ce qu'il relate, ou la manière dont il le fait, n'est pas structuré ni sélectionné en considération de l'intérêt d'un lecteur.

Cependant, Angelika Linke attire l'attention à juste titre sur le fait que sans marqueurs linguistiques explicites de la part du diariste, il est difficile de préciser si, consciemment ou pas, un diariste n'a pas, peut-être, imaginé un lecteur potentiel<sup>25</sup>. Les journaux intimes dans le sens où ils sont à entendre ici ne peuvent devenir textes collectifs qu'à partir du moment où ils sont accueillis sous une forme quelconque et non s'ils sont d'emblée considérés à travers leur genèse ou leur structure textuelle. Toutefois, il convient à cet effet d'ajouter une remarque : si l'on pense par exemple aux textes des archives Ringelblum du ghetto de Varsovie, la question de la collectivité des textes des journaux intimes doit alors être posée différemment. Ces derniers ont toutefois été rédigés à la stricte condition de servir de documents, et, étant donné le contexte dans lequel ils ont vu le jour – le ghetto –, il convient de les différencier clairement des journaux intimes dont il est question ici, à savoir ceux issus des camps de concentration.

La quatrième idée fondamentale est en rapport direct avec ce point. Volker Depkat considère les autobiographies comme des « actes de communication sociale<sup>26</sup> » car, d'après lui, ils se réfèrent à d'autres textes et proposent une explication à un groupe social. Le premier aspect présuppose que le diariste entre en communication intellectuelle avec d'autres témoignages écrits et qu'il s'y réfère dans son journal intime<sup>27</sup>. Si ce n'est pas le cas, la communication au sein d'un journal intime, tant que celui-ci n'est pas lu, reste un acte unidimensionnel. Si par contre on considère la communication sociale comme une réaction unidimensionnelle de l'auteur envers l'environnement dans lequel il évolue et sur lequel il réfléchit dans son journal, ou bien comme une sélection subjective de la part du diariste de ce qui est digne d'être rapporté, alors le journal intime aussi comporte un acte de communication sociale. C'est à plus forte raison le cas lorsque le diariste crée pour son journal un vis-à-vis (imaginaire) diffé-

rent de lui-même. Eu égard à une éventuelle proposition d'explication, ce constat doit aussi être valable pour d'autres groupes sociaux. Tant que personne, à l'exception du diariste lui-même, ne lit son journal, il est le seul à pouvoir expliquer son « Je » dans son environnement. Ce n'est qu'à l'occasion d'un cadre créé lors d'une publication ultérieure qu'il sera possible de mettre une proposition d'explication à disposition d'un groupe social plus important<sup>28</sup>. Il reste cependant difficile de déterminer si le diariste avait eu cette intention ou pas. Ce qu'il convient de retenir ici, c'est que ce « Je » de l'acte de rédaction, au travers du journal intime, est avant tout entré en échange communicatif avec lui-même.

Il faut donc voir la rédaction d'un journal intime comme un acte avant tout contextuel et auto-référentiel qui se définit par sa relation immédiate au présent de l'écriture. Dans la plupart des cas, les caractéristiques mentionnées devraient se retrouver lors de l'examen d'un journal intime. Elles sont en effet d'une importance déterminante pour le processus de rédaction, de même que les motifs et fonctions du journal intime. Dans le contexte de la recherche sur les camps de concentration, il convient de prendre en considération la constitution matérielle d'un journal intime, car l'influence exercée par l'environnement extérieur sur le processus de rédaction – qui comprend également le matériau de rédaction – y était justement considérable. En outre, dans le cas des textes publiés, il ne faut pas perdre de vue l'histoire de l'édition au cours de laquelle le texte est retravaillé, autant qu'il est possible de la reconstituer; on simplifie ou transcrit des passages qui modifient à leur tour le texte, notamment en ce qui concerne la syntaxe que l'on envisage ici comme un marqueur linguistique. Il est évident que les journaux rédigés dans les camps de concentration recourent avant tout au matériau disponible et non aux besoins de supports ultérieurs potentiels qui, comme il a déjà été indiqué, ont souvent joué un rôle beaucoup moins important que celui qu'on lui attribue généralement. Une attention toute aussi grande doit être portée aux traductions et doit se retrouver dans l'analyse, surtout si l'on conçoit les textes comme des expressions de pragmatique linguistique.

#### RÉFLEXIONS MÉTHODIQUES – LES JOURNAUX INTIMES COMME TEXTES DE PRAGMATIQUE LINGUISTIQUE

Outre la spécificité du journal intime en tant que texte narratif, déterminée par comparaison, il conviendrait de préciser que ce genre de rédaction est intentionnellement soumis à certaines conditions, que le diariste en soit conscient ou pas. En conséquence, tous les motifs sont loin d'être nommés explicitement. C'est pourquoi on s'interroge principalement au

cours de cette étude des journaux intimes sur la façon de percevoir dans les textes les motivations qui ont poussé le diariste à écrire. C'est en répondant à cette question qu'il sera possible d'aboutir à des conclusions quant aux stratégies utilisées du point de vue linguistique pour aborder l'expérience des camps de concentration via le journal intime. Dans ce but, il s'agit de considérer la forme linguistique des journaux intimes d'une part comme un support d'informations, et d'autre part comme « in its own right<sup>29</sup> ».

Le fait qu'une réalité vécue soit mise par écrit modifie cette dernière par l'acte même d'écrire et donne parfois lieu à une réalité transformée qui trouve son expression dans la langue. La langue est indicatrice d'interprétations, de jugements, d'actualisations et permet donc de déduire des conclusions (in)directes quant aux motivations des diaristes qui ne peuvent être révélées par le seul contenu du texte. Quelles que soient les motivations du diariste, il sélectionne ses mots et les thèmes qu'il aborde, et confère à son texte une structure – peu importe si lui-même la désigne ou pas. Cette hypothèse suppose que la rédaction soit comprise comme un acte auquel se réfère l'expression « Acte de rédaction d'un journal intime », déjà employée plusieurs fois<sup>30</sup>. Cette conception permet à nouveau des emprunts méthodiques au domaine de la pragmatique linguistique qui se réfèrent toutefois moins à des termes spécialisés concrets qu'à des interrogations de pragmatique linguistique. Selon Angelika Linke, les questions suivantes seraient imaginables : « Qu'est-ce qui, dans le contexte, détermine le choix de telles expressions linguistiques plutôt que d'autres ? Que signifient les expressions linguistiques – non en tant que structures linguistiques mais en tant qu'expressions dans ce type de situation ?<sup>31</sup> » La première partie de cette question thématise le camp de concentration comme un environnement situationnel. Elle constate un rapport entre contexte et expression, de même qu'elle pose les bases du processus présenté ici. Concrètement, on peut donc se demander comment les éléments omniprésents de la vie quotidienne au camp se sont répercutés sur le choix des mots. Quant à la seconde partie de la question, elle vise à la signification de cet emploi lexical. Quelle était l'effet simplement voulu ou réellement atteint par les diaristes, consciemment ou pas, lorsqu'ils écrivaient tel mot et pas un autre ? Que peut-on en déduire par rapport à leur expérience du camp ? Avant d'éclaircir ces réflexions méthodiques au moyen d'un extrait plus long issu du journal de Renata Laqueur, il est nécessaire de faire quelques remarques d'introduction sur le camp de Bergen-Belsen et sur la socialisation de Renata Laqueur.

## LE CAMP DE BERGEN-BELSEN ET LA DIARISTE RENATA LAQUEUR

Le camp de Bergen-Belsen fut libéré le 15 avril 1945 par la deuxième armée britannique. Les images qui s'offrirent à la vue des soldats firent bientôt le tour du monde, c'est ainsi que le camp de Bergen-Belsen devint le symbole par excellence de la terreur concentrationnaire nationale-socialiste<sup>32</sup>, bien qu'Auschwitz ait été conçu dans l'objectif de la « solution finale » et qu'il ait été en outre le plus grand camp de concentration libéré dès le 27 janvier 1945 par l'Armée Rouge<sup>33</sup>. Mais contrairement à Bergen-Belsen, les libérateurs n'ont pas vu l'intérêt d'une médiatisation, dans un premier temps. C'est justement pour cette raison qu'il est important de souligner qu'au sein du système concentrationnaire nazi, le camp de Bergen-Belsen a occupé une position privilégiée et, au départ, ne correspondait pas du tout au prototype que l'on s'est représenté.

Dès 1933, les SS ont érigé le premier camp de concentration sur le territoire du Reich, à savoir le camp de Dachau, inauguré le 22 mars<sup>34</sup> et qui a servi de modèle pour la mise en place progressive du système concentrationnaire. Ce n'est que le 10 mai 1943, donc relativement tard, que le camp de Bergen-Belsen a été bâti sur l'initiative du ministère des affaires étrangères et du Reichsführer SS Heinrich Himmler<sup>35</sup>, qui avait attribué à ce camp le rôle de « camp de séjour », selon la dénomination officielle, ou « camp de rassemblement pour détenus d'échange » et qui, par extension, voulait intégrer ce camp dans la structure économique des SS, bien que les personnes qui y étaient détenues ne pouvaient pas servir de force de travail à l'extérieur du camp. Dans un premier temps, seules des personnes qui représentaient une valeur d'échange financière ou politique pour les SS étaient déportées à Bergen-Belsen, par exemple celles qui disposaient de passeports étrangers<sup>36</sup>. À cet effet, les SS commencèrent par construire deux camps sur le terrain d'un ancien camp de prisonniers de guerre<sup>37</sup>: le « camp spécial » destiné aux Juifs polonais qui disposaient de documents d'identité correspondants<sup>38</sup>, et le « camp de l'étoile » qui, en premier lieu, accueillit principalement des Juifs néerlandais, auquel sera porté ici un intérêt tout particulier puisque c'est là qu'était détenue Renata Laqueur<sup>39</sup>. D'autres complexes ont vu le jour à partir de juillet 1944, rendus nécessaires par un nombre croissant de « détenus d'échange » en provenance des régions de l'est<sup>40</sup>. L'aggravation de la situation du côté allemand fut l'occasion pour le camp de Bergen-Belsen d'assumer de plus en plus le rôle de « camp de transit et camp de la mort<sup>41</sup> », où étaient évacués un nombre toujours plus important de détenus évacués des camps de concentration proches du front. Suite à cela, les conditions de vie qui étaient de toute façon mauvaises se dégradèrent

rapidement pour atteindre l'état catastrophique auquel ont été confrontés les soldats britanniques en avril 1945. Le « camp de séjour » de Bergen-Belsen était devenu un camp de concentration<sup>42</sup>.

Si l'on situe l'arrivée de Renata Laqueur dans la chronologie du camp, on s'aperçoit qu'en mars 1944, elle et son mari Paul y ont été déportés après avoir séjourné dans le « camp de transit » de Westerbork aux Pays-Bas, et qu'elle est arrivée à Bergen-Belsen à un moment où le camp auparavant « de séjour » se trouvait déjà sur le point de devenir un camp de concentration. Née en 1919 dans la ville de Brieg en Basse-Silésie, elle était encore enfant lorsqu'elle émigra avec sa famille à Amsterdam où son père travaillait comme professeur de pharmacologie et où elle grandit dans une famille intégrée<sup>43</sup>. Grâce au père, la famille fut d'abord protégée contre une « rafle », mais Renata, à l'encontre de la volonté de sa famille, avait l'intention de se cacher, accompagnée de son mari Paul. En automne 1943, elle fut arrêtée pour la seconde fois suite à la découverte de faux papiers. Avant sa déportation à Bergen-Belsen, Renata Laqueur rédigea déjà des articles pour des journaux et des magazines. On ignore en revanche si elle tenait un journal intime. Après sa libération survenue lors d'une évacuation à proximité de Tröbitz, elle retourna aux Pays-Bas avant d'émigrer aux États-Unis dans les années 1950. Elle vit aujourd'hui encore à New York<sup>44</sup>. En sa qualité de « détenue d'échange » potentielle, elle avait le droit d'emporter au camp des affaires personnelles, ce qui devait inclure le matériel nécessaire à la rédaction d'un journal intime puisqu'il s'en trouvait parmi ses bagages<sup>45</sup> – des objets auxquels les détenus d'autres camps n'avaient pas accès la plupart du temps, ou sous de strictes conditions, et qui, même à Bergen-Belsen, ne pouvaient être possédés par tous.

Dans ce qui était appelé « camp de l'étoile » vivaient en 1944 environ 4 100 personnes, qui, en partie, représentaient des familles entières dont les membres, s'ils avaient été triés selon leur sexe, avaient toutefois le droit de se réunir durant la journée. Les détenus du camp, et parmi eux, Renata Laqueur, étaient soumis au travail forcé, travail considérablement aggravé par les brimades et mesures coercitives du personnel SS. Il était donc impossible de rédiger un journal intime en dehors du « temps libre », ce temps était donc pris sur celui réservé au sommeil, de toute façon très court. Contrainte supplémentaire, la sous-alimentation des détenus les toucha dès 1944, rendant l'activité d'écriture encore plus difficile et la faisant dépendre d'un énorme acte de volonté. Il ne faut pas oublier qu'au sein du système répressif du camp de concentration, la tenue d'un journal intime, qui, en fin de compte, représentait une source documentaire sur les comportements du camp, constituait toujours un acte dangereux et, en cas

de découverte par les SS, pouvait mener à des représailles imprévisibles<sup>46</sup>. Si la tenue d'un journal intime pouvait apporter toutes sortes de soulagement moral, c'était en même temps toujours une charge psychique et physique pour son auteur. Il ne faut pas non plus faire trop peu de cas du fait que les diaristes se trouvaient dans une communauté forcée avec d'autres détenus. Dans le cas des autobiographies, Helmut Peitsch fait remarquer à juste titre que la position de l'auteur par rapport à la communauté forcée influence aussi le choix de ce qui sera relaté<sup>47</sup>, un résultat attribuable au journal intime vu comme un acte de communication sociale. En ce qui concerne le « camp de l'étoile », il convient d'indiquer ici que la communauté forcée était principalement constituée de détenus partageant une langue maternelle identique et issus d'une classe sociale semblable, condition qui pouvait œuvrer en faveur d'activités culturelles<sup>48</sup> dont faisait partie la tenue de journaux intimes<sup>49</sup>.

L'épuisement, la faim, les maladies et la mort faisaient partie du quotidien de tous les détenus<sup>50</sup> et marquent ce dernier de façon décisive. Cette affirmation se trouve largement confortée dans le journal de Renata Laqueur puisque ce sont des thèmes qu'elle reprend continuellement. Conformément au but visé par les nazis, ces thèmes réunis menaient à une perte progressive de l'identité de l'individu<sup>51</sup>. Selon Bruno Bettelheim, les détenus se trouvaient dans une « situation extrême<sup>52</sup> », dans un « monde renversé<sup>53</sup> », dans lequel les anciens mécanismes d'adaptation et représentations de valeur n'avaient plus d'effet et où il était nécessaire de développer de nouveaux comportements et de nouvelles attitudes ou de modifier les anciens afin de « protéger l'individu contre la désintégration de sa personnalité<sup>54</sup> ». La perte d'autonomie et de personnalité menait donc à un besoin accru de réflexion sur soi<sup>55</sup>, pour laquelle la vie au camp ne laissait toutefois pas de place. Les détenus étaient ainsi contraints de développer d'autres stratégies qui devaient leur permettre de survivre. Quant à savoir si le journal intime doit compter parmi celles-ci, c'est cette question qui va être traitée à présent, à titre d'exemple. Dans le même temps, les réflexions méthodiques appliquées à ce passage seront explicitées.

#### USAGE DE LA LANGUE ET RÉALISATION LINGUISTIQUE DES MOTIVATIONS DE L'ÉCRITURE – UN EXEMPLE ISSU DU JOURNAL DE RENATA LAQUEUR

À la date du 29 mai 1944, le journal de Renata Laqueur comporte l'extrait suivant. Il est important de tenir compte du fait qu'elle se trouve alors depuis plus de deux mois au camp et qu'elle a donc dû être en contact

avec plusieurs aspects de la vie du camp – ce qui a sans doute influencé son écrit.

Lundi, 29 mai 1944 (Lundi de Pentecôte). Il fait toujours aussi chaud. La poussière fait mal aux yeux, le sable est brûlant, et les baraques sont comme des couveuses artificielles. J'ai des abcès aux pieds, les chevilles enflées, mal à la tête, la diarrhée et l'estomac à l'envers. Et la fièvre. À part cela, je me sens en bonne santé et en forme.

Le temps est maintenant magnifique et le lever du soleil d'une extraordinaire beauté. Mais ces heures à rester assise dans une baraque où l'on étouffe! À 11 heures une alarme aérienne qui dure 3/4 d'heure. Nous sommes restés là, assis, à attendre. Contrairement à l'habitude vint à deux heures moins le quart l'ordre de revenir à nos places. Comme nous ronchonions (le chef du commando) nous tint ce discours: « J'ai 36 heures de service, il faut tout le temps que je reste debout alors que vous restez assis sur vos c..., vous n'êtes certainement pas aussi fatigués que moi. »

Il ne peut s'imaginer comme je suis fatiguée. Fatiguée du bruit, de la chaleur, de la diarrhée, de la faim et d'être prisonnière. Fatiguée de toute cette absurdité. Je peux m'énerver pendant des heures quand je vois tout ce qui se passe: une femme (qui ne travaille dans notre commando que comme auxiliaire parce qu'elle a plus de 60 ans) était fatiguée et s'endormit un court instant pendant le travail – à cause de cela le commando tout entier a été « mis au piquet » en guise de punition. Et ça s'est passé comme ça: alors qu'après neuf heures de travail nous pouvions enfin rentrer au camp à midi à cause de l'alarme aérienne, ces femmes durent aller se mettre devant les barbelés, en plein soleil, et y restèrent debout, sans manger, jusqu'à ce que nous repartions au travail. Puis elles se remirent à travailler jusqu'à 6 h du soir.

Punitions collectives, « tous pour un », voilà le système qu'ont inventé nos Allemands, cette race inférieure! Les hommes eux ont dû rester debout penchés en avant, en plein soleil. Un camp privilégié... Et pourtant!

Hier le Commandant est allé chez les « Palestiniens » qui, si l'on en croit ses mots, s'appêtent à partir pour la Palestine, via Vienne et Istanbul, dans des wagons de seconde classe.

Quarante d'entre eux, choisis arbitrairement dans le groupe de ces élus (qui avaient été tout aussi arbitrairement choisis dans la masse de tous les autres) sont revenus hier au camp à la surprise générale. Berlin avait fixé un nombre très précis pour ce transport d'échange et tout d'un coup il y en avait quarante de trop. Alors ils sont revenus. Depuis aujourd'hui la baraque des Palestiniens reçoit une meilleure nourriture que la nôtre. L'idiotie est à son comble. Les mêmes Juifs,

dont les noms sont sur les mêmes « listes bloquées » mais d'un côté des barbelés le régime concentrationnaire, de l'autre un régime privilégié et des projets de voyage en Orient-Express. Est-ce que ces projets se réaliseront vraiment cette semaine ?

Après une petite interruption, je me remets à écrire aux latrines. Le WC de la baraque est continuellement occupé à cause de la diarrhée. Au moins, ici, il est possible d'être seul !<sup>56</sup>.

De cet extrait se dégage une impression de ce qu'a dû signifier être détenu dans le « camp de séjour » de Bergen-Belsen du point de vue de la diariste Renata Laqueur. Mais outre cela, on y retrouve également plusieurs des marqueurs linguistiques évoqués dans cette étude, comme la syntaxe, des expressions ou exemples d'une langue spécifique inventée au camp (ainsi par exemple dans l'expression « mis au piquet »). La suite de cette étude leur consacrera une attention particulière. Même l'utilisation des métaphores est révélatrice. Mais si leur usage présente un intérêt, il est également intéressant de constater qu'elles sont associées à une ironie amère qui s'exprime à travers l'ensemble du journal de Renata Laqueur et s'explique entre autres par sa socialisation. Internée comme Juive élevée dans une famille intégrée dans laquelle la religion a été sinon inexistante du moins d'une importance marginale, le sort qui lui fut réservé a dû en effet lui sembler doublement incompréhensible. Car c'est seulement par le harcèlement de la politique de poursuite nazie que ses origines juives lui ont été révélées et se sont avérées d'une importance capitale.

Dès la première phrase de cet extrait, on retrouve un usage des métaphores caractéristiques du journal de Renata Laqueur : il s'agit d'un terme emprunté au quotidien, « couveuse », qu'elle charge ici, dans le contexte du camp, d'une signification toute nouvelle. Dans son texte, les baraques ressemblent à des « couveuses », qui, dans des conditions courantes, normales, désignent un appareil médical destiné à protéger et préserver la vie lorsqu'elle est extrêmement vulnérable et menacée. Dans un camp comme Bergen-Belsen, la comparaison des baraques, où les détenus doivent passer une très grande partie de leur temps, à des « couveuses », incarne tout le contraire. Renata Laqueur qualifie la chaleur d'insupportable, de menaçante, d'atroce, et, finalement, au vu des conséquences qu'elle entraîne, elle la décrit comme indigne de la vie, d'où son usage d'un terme que l'on comprend à l'origine comme connoté positivement. En cela se reflète l'ordre du camp, ressenti comme renversé. Les détenus se trouvent dans un « monde renversé » qu'ils fixent par le langage. Car du fait que Renata Laqueur utilise le terme « couveuse » de cette façon, elle réussit non seulement à décrire de façon très évocatrice

les conditions de vie au camp de Bergen-Belsen, mais, par la même occasion, confère à ce terme une valeur extrêmement négative. À ce sujet, on peut penser qu'il s'agit entre autres d'un des éléments qui l'auraient motivée à écrire : afin de dépeindre l'expérience concentrationnaire, elle avait l'intention d'utiliser des termes d'avant-guerre, peut-être pour un potentiel lecteur ultérieur, ce que Renata Laqueur n'explique toutefois pas, ou pour des personnes qui n'ont pas partagé ses expériences, mais aussi pour elle-même. Ce faisant, elle rend un témoignage spécifique, explique et évalue la situation pour autrui mais aussi pour elle-même en tant qu'écrivaine, ce qui est utile à savoir pour comprendre la signification du texte et qui contribue à la préservation mentale de son identité.

En outre, on peut comprendre l'usage des métaphores combinées avec l'ironie, tel que dans la phrase « À part cela je me sens en bonne santé et en forme », comme une tentative de la diariste pour s'extraire par écrit de la réalité qui l'entoure et qu'elle ressent comme négative, pour se distancier par la plume de sa situation. Par conséquent, on peut interpréter l'usage de l'ironie comme une tentative pour échapper, via le langage, à l'expérience du camp et pour se positionner par écrit par rapport à elle. Il est également possible de percevoir à travers l'usage de métaphores, également fréquentes dans d'autres écrits issus de Bergen-Belsen, le fait que les diaristes s'efforçaient d'exprimer leur vécu, et n'étaient pas tentés de se taire face à la comparaison avec une existence dont ils étaient privés. On peut également faire le raisonnement suivant : quelqu'un qui écrit à propos de ses expériences vécues leur confère par écrit, consciemment ou pas, une certaine signification, et cherche pour lui-même à expliquer les circonstances inconcevables avec lesquelles il est confronté jour après jour. On pourrait réfléchir aux conséquences de cette observation qui tiendrait lieu d'argument dans le débat sur la nature descriptible ou indescriptible de la Shoah, les « Limits of Representation<sup>57</sup> » qui ne seront toutefois pas reprises ici. En écrivant, les diaristes, ici Renata Laqueur, luttent avec les mots dans la confrontation spatio-temporelle immédiate avec l'indescriptible qui, les journaux intimes l'attestent, est rendu descriptible si ce n'est reproductible via les moyens linguistiques les plus divers.

Il faut également voir dans ce recours à des métaphores un indice de mécanismes d'inclusion et d'exclusion effectués via le langage. Lorsque, pour désigner le possible « échange » d'autres détenus, elle emploie le mot « Orient express », associé à une certaine représentation, Renata Laqueur discrédite aussi bien les détenus que l'« échange ». Se révèle ici une distance entre sa personne et les autres détenus qu'elle réalise et exprime par ce biais, et soulignée par les termes « élus » et « Palestiniens », qui désignaient dans ce contexte des détenus juifs qui,

grâce à leurs papiers d'identité, étaient acceptés pour un soi-disant « transfert vers la Palestine ». Mais, parallèlement à cette inégalité de traitement, Renata Laqueur met aussi en avant l'égalité fondamentale supposée de tous les détenus (juifs) : ils sont tous juifs et devraient, c'est ainsi qu'on peut le percevoir dans l'extrait, être traités de la même façon, ce qui n'est cependant pas le cas dans la réalité du camp. Cette dénomination, et, ainsi, l'adaptation partielle à l'usage nazi de la langue, met pour ainsi dire en mots la différence de traitement et verbalise la conscience d'une inégalité réelle entre les détenus. Alors que les « Palestiniens » avaient la chance de pouvoir peut-être quitter le camp prochainement, Renata Laqueur, elle, était forcée à y rester, ce qui la plongea dans une situation très difficile à vivre moralement et qu'elle était obligée de gérer. C'est par la langue qu'elle put le faire. En critiquant ou révélant le ridicule des autres détenus, ou de leur situation, elle établissait une distance entre elle et eux et, par la même occasion, protégeait sa propre identité : un voyage en « Orient express » était à ce point inimaginable qu'il en devenait ainsi irréel et irréalisable. La question qu'elle pose en conclusion de cet extrait, à savoir si ces projets de voyage allaient réellement se réaliser, nie ces derniers, selon son propre avis, par une anticipation écrite du langage.

Mais Renata Laqueur ne fait pas que discréditer et ridiculiser ses co-détenus par le langage, elle se livre à une provocation encore plus acerbe lorsqu'elle parle des surveillants allemands en ces termes, « cette race inférieure », ce qui, même dans un journal, était sans aucun doute un acte extrêmement dangereux. Ainsi, elle parvient par écrit à renverser la structure hiérarchique du camp et même à la nier, dans une certaine mesure, puisqu'elle refuse de reconnaître sa validité en ayant recours à un autre usage de la langue. En outre, elle ridiculise non seulement les surveillants allemands, mais aussi, en passant, sa croyance en l'idéologie nazie, qui, certes, ne perd pas de son efficacité, mais est résolument stigmatisée comme fausse. De cette manière, elle pouvait s'assurer elle-même par écrit de son humanité préservée, de son attachement aux valeurs morales humaines, malgré toutes les tentatives entreprises pour les lui retirer et la nier moralement et physiquement. Ainsi, l'écriture lui permettait de se créer des espaces de liberté et des possibilités qui n'étaient pas concevables dans la réalité du camp. À cet égard, il convient de considérer la rédaction d'un journal intime sous deux aspects : cette activité pouvait faire office, comme on l'a déjà évoqué, d'échappatoire mentale, du moins temporaire, à la réalité du camp, et, ce qui est encore plus frappant dans l'exemple décrit ici, permettait aussi d'opposer une sorte de résistance à ce système ou d'exprimer une révolte. D'une part, comme résistance à la domination des SS, et d'autre part, comme acte de résistance dans lequel

le Je qui écrit s'assure de son existence, par la réflexion mais aussi par le retour à une activité culturelle, et, finalement, contribue à sa survie.

La syntaxe constitue un autre marqueur linguistique qui joue un rôle de premier plan dans ce passage et qui mérite qu'on lui consacre un bref examen. Quelque monotone que puisse être l'existence en camp de concentration en dépit – ou peut-être même à cause – des menaces permanentes dont les détenus font l'objet, elle est exprimée dans la structure syntaxique du texte. L'usage répété de constructions de phrases telles que « Fatiguée du bruit, de la chaleur, de la diarrhée, de la faim et d'être prisonnière. Fatiguée de toute cette absurdité » peut, dans un premier temps, être lu comme une description de la vie au camp. Mais dans ce passage, il ne s'agit pas uniquement d'une simple énumération utile à la description, c'est en même temps une dénomination des événements d'intensité croissante qui s'achève sur le camp ressenti comme une pure « absurdité », comme un « monde renversé » dans sa plus forte intensité. En même temps se dissimule là aussi une expression méprisante envers les Allemands : le système en tant que tel est « absurde », par conséquent, ses initiateurs doivent l'être aussi. Étant donné qu'elle se sert de cette syntaxe, associée aux termes utilisés ici, Renata Laqueur peut une fois de plus exprimer son mépris des Allemands et s'affirmer dans sa position positive. Outre le fait qu'elle témoigne du « quotidien » du camp, elle trouve aussi un moyen d'échapper à la situation, de s'expliquer avec elle par écrit, et, enfin, de préserver sa propre personnalité. Comme on le sait grâce à différents mémoires et autobiographies, l'absurdité du camp était justement perçue par les détenus comme extrêmement problématique. Ainsi, la tenue d'un journal intime pouvait être un moyen pour les auteurs de créer du sens au cours du processus d'écriture et de s'expliquer à soi la situation.

#### RÉSUMÉ

Si l'on veut tenter de déduire une conclusion de cette brève analyse des marqueurs linguistiques, il faut admettre que seule une image rudimentaire a pu être présentée au moyen de ce passage, et que de nombreuses autres interprétations sont imaginables. Mais il convenait tout de même de prouver que l'analyse des marqueurs linguistiques pouvait nous permettre de prendre connaissance des motivations qui ont poussé les diaristes à écrire, et que le seul contenu des textes ne pouvait nous permettre de démontrer. Le recours à des métaphores représente une possibilité de mettre en mots ce qui était presque indicible et ainsi de les assimiler soi-même mais aussi de les fixer pour une génération future,

principal souhait auquel on reconnaît les documents et témoignages. Ensuite, le recours aux métaphores peut aussi être conçu comme une stratégie linguistique pour se distinguer des autres, comme le montre l'exemple de Renata Laqueur. Il est évident que le soin apporté à ces distinctions n'est pas valable uniquement pour l'environnement du camp, mais s'applique aussi directement aux compagnons d'infortune, de même qu'il sert à l'auto-préservation des diaristes — écrire pour survivre. Par conséquent, l'analyse de l'usage linguistique permet d'ouvrir un œil éclairé sur les structures hiérarchiques du camp vues par les détenus. C'est pourquoi cette étude présentée de façon méthodique s'entend comme un plaidoyer pour une meilleure prise en considération des textes des journaux intimes dans leur constitution linguistique, étant donné que ces déclarations nuancées permettent non seulement la description de la structure du « quotidien des camps » mais aussi l'exposé individuel de l'expérience concentrationnaire d'un point de vue spatio-temporel immédiat.

Traduit de l'allemand par Ludivine Rodange

## NOTES

<sup>1</sup> Cf. « Von hinten anschleichen », *Der Spiegel*, n° 11, 13.3.2006, p. 154-156. Bien qu'il s'agisse ici de journaux intimes d'écrivains allemands qui abordent en priorité le passé de la RDA, il semble qu'une tendance plus ancienne se vérifie. Toutefois, Wolfgang Müller-Funk certifie dès 1983 l'existence d'un boom des autobiographies qui persiste « depuis dix bonnes années » : Wolfgang Müller-Funk, « Spiegeln, an der Wand. Das Schreiben über uns selbst und seine Spielregeln », *Neue Rundschau* n° 4/94, 1983, p. 10-31, ici p. 10.

<sup>2</sup> Cf. à ce sujet, entre autres, le commentaire critique de Günter Giesenfeld, « ZDF-"History"-Kultur », *Blätter für deutsche und internationale Politik*, n° 51, 4/2006, p. 418.

<sup>3</sup> Pour la question de l'Oral History, cf. par exemple Dorothee Wierling, « Oral History », in Michael Maurer (édit.), *Neue Themen und Methoden der Geschichtswissenschaft* (Aufriß der historischen Wissenschaften; vol. 7), Stuttgart, Reclam, 2003, p. 81-151 ; ainsi que Alexander von Plato, « Zeitzeugen und die historische Zukunft », *BIOS* n° 13, 2000, p. 5-29.

<sup>4</sup> Cf. Dominique Schröder, « Schreiben, um zu überleben. » *Das Phänomen des Tagebuchschriftens in nationalsozialistischen Konzentrationslagern. Motive – Funktionen – Sprache*, thèse inchangée de l'université de Bielefeld, 2006 ; et cf. « Motive – Funktionen – Sprache. Überlegungen zum methodischen Umgang mit Tagebüchern als Quellen der Konzentrationslagerforschung », in Janine Doerry, Alexandra Klei, Elisabeth Thalhoffer und Karsten Wilke (édit.), *NS-Zwangslager in Westdeutschland, Frankreich und den Niederlanden. Geschichte und Erinnerung*, Paderborn u.a., Schöningh, 2008, p. 93-104.

<sup>5</sup> Volker Depkat, « Autobiographie und die soziale Konstruktion von Wirklichkeit », in *Geschichte und Gesellschaft. Zeitschrift für Historische Sozialwissenschaft (GG)*, n° 29, 2003, p. 441-476.

<sup>6</sup> Dagmar Günther, « And now for something completely different. Prolegomena zur Autobiographie als Quelle der Geschichtswissenschaft », in *Historische Zeitschrift (HZ)* n° 272, 2001, p. 25-61.

<sup>7</sup> Bien qu'une telle approche soit envisagée ici, reste encore à savoir si Volker Depkat et Dagmar Günther comprendraient leurs travaux de cette façon. L'étude ci-présente s'appuie sur les réflexions fondamentales d'Angelika Linke. Cf. Angelika Linke, « Sich das Leben erschreiben: Zur sprachlichen Rolleninszenierung bürgerlicher Frauen im Medium des Tagebuchs » in Meredid Puw Davies, Beth Linklater, Gisela Shaw (édit.), *Autobiography by Women in German*, Oxford entre autres, Lang, 2000, p. 105-129 ; et Angelika Linke, « Pragmatik » in Markus Nussbaumer, Paul R. Portmann (édit.), *Studienbuch Linguistik* (Reihe Germanistische Linguistik; vol. 121), 5e édition revue et corrigée, Tübingen, Niemeyer, 2004, p. 193-232.

<sup>8</sup> Cf. Saul Friedländer, *Les années d'extermination: L'Allemagne nazie et les Juifs: 1939-1945*, 2e vol., Paris, Seuil, 2008, traduit par Pierre-Emmanuel Dauzat.

<sup>9</sup> Cf. Jörg Riecke, « An den Randzonen der Sprache. "Lagersprache" und "Gettosprache" zur Zeit des Nationalsozialismus » in Klaus Siewert (édit.), *Aspekte und Ergebnisse der Sondersprachenforschung II* (Sondersprachenforschung 7), Wiesbaden, Harrassowitz, 2002, p. 23-33 ; Zenon Jagoda, Stanislaw Klodzinski, Jan Maslowski, « "bauernfuss, goldzupa, himmelautostrada." Zum Krematoriumesperanto, der Sprache polnischer KZ-Häftlinge », in Hamburger Institut für Sozialforschung (édit.), *Die Auschwitz-Hefte. Texte der polnischen Zeitschrift « Przegląd Lekarski » über historische, psychische und medizinische Aspekte des Lebens und Sterbens in Auschwitz*, vol. 2, Weinheim et Bâle, Beltz, 1987, p. 241-260 ; Andrea Reiter, *Auf daß sie entsteigen der Dunkelheit. Die literarische Bewältigung von KZ-Erfahrung*, Vienne, Löcker, 1995, notamment p. 101-156.

<sup>10</sup> Cf. les réflexions suivantes de l'article précité de l'auteure. Cf. note 4.

<sup>11</sup> Cf. Günther, *op. cit.*, p. 25-61, ici p. 45 « On réduit les sources autobiographiques à leur contenu, au "signifié", à leur dimension référentielle, on leur applique une hypothèse préfabriquée ».

<sup>12</sup> La recherche israélienne, française et anglo-américaine connaît un tournant depuis quelques années. Cf. par exemple Amos Goldberg, *Holocaust Diaries as Life Stories* (Yad Vashem International Institute for Holocaust Research. Search and Research - Lectures and Papers; vol. 5), Jérusalem, Yad Vashem, 2004 ; Héliène Camarade, *Écritures de la résistance. Le journal intime sous le troisième Reich*, Toulouse, Presses Univ. du Mirail, 2007 ; Alexandra Garbarini, *Numbered Days. Diaries and the Holocaust*. New Haven and London, Yale University Press, 2006.

<sup>13</sup> Cf. par exemple Arno Dusini, *Tagebuch. Möglichkeiten einer Gattung*, Munich, Fink, 2005.

<sup>14</sup> Cf. Volker Kapp, « Von der Autobiographie zum Tagebuch (Rousseau – Constant) », in Alois Hahn et Volker Kapp (édit.), *Selbstthematisierung und Selbstzeugnis. Bekenntnis und Geständnis*, Frankfurt-sur-

le-Main, Suhrkamp-Taschenbuch Wissenschaft, vol. 643, 1987, p. 297-310.

<sup>15</sup> Cf. note 7.

<sup>16</sup> Cf. Depkat, *op. cit.*, p. 445.

<sup>17</sup> Cf. Thomas Eicher, « Aspekte der Erzähltextanalyse », in Volker Wiemann, *Arbeitsbuch Literaturwissenschaft*, 3<sup>e</sup> édition revue et corrigée, Paderborn, UTB für Wissenschaft, 2001, p. 83-132; Matias Martinez et Michael Scheffel, *Einführung in die Erzähltheorie*, 3e édition, Munich, C.H. Beck, 2002, notamment p. 108-159.

<sup>18</sup> Cf. Depkat, *op. cit.*; Kapp, *op. cit.*, p. 301.

<sup>19</sup> Cette notion d'un tout qui se révèle rétrospectivement cohérent, de l'histoire d'une vie, a amené Pierre Bourdieu à son « illusion biographique ». Cf. Pierre Bourdieu, « Die biographische Illusion », in *BIOS 1* (1990), p. 75-81, p. 76; Lutz Niethammer, « Kommentar zu Pierre Bourdieu. Die biographische Illusion », in *BIOS 1*, 1990, p. 91-93.

<sup>20</sup> Cf. Linke, *op. cit.*, p. 119.

<sup>21</sup> Sarah Vanessa Losego, « Überlegungen zur "Biographie" », in *BIOS 1*, 2002, p. 24-46, p. 26.

<sup>22</sup> Peter Boerner, *Tagebuch*, Stuttgart, Metzler, 1969, p. 21; cf. Ralph-Rainer Wuthenow, *Europäische Tagebücher. Eigenart, Formen, Entwicklung*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1990, p. 9.

<sup>23</sup> Boerner, *op. cit.*, p. 63

<sup>24</sup> Wuthenow, *op. cit.*, p. 12; et Kapp, *op. cit.*, p. 303.

<sup>25</sup> Cf. Linke, *op. cit.*, in Meredid Puw Davies, Beth Linklater, Gisela Shaw (Hrsg.), *op. cit.*, p. 105.

<sup>26</sup> Depkat, *op. cit.*, p. 442 et p. 454.

<sup>27</sup> Une application de cette pratique se retrouve effectivement, bien que de façon indirecte, chez l'un des diaristes de Bergen-Belsen, Loden Vogel, cf. Loden Vogel, *Tagebuch aus einem Lager* (Bergen-Belsen-Schriften; vol. 4), Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2002, p. 68 date du 17. August 1944. Cf. aussi à propos de cette problématique Hans Rudolf Picard, « Das Tagebuch als Gattung zwischen Intimität und Öffentlichkeit », in *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen* n° 223, 1986, p. 17-25.

<sup>28</sup> Dans son journal, Renata Laqueur évoque le fait que les diaristes de Bergen-Belsen faisaient souvent la lecture de leur journal aux autres détenus. Il faut voir dans ce comportement un « Acte de communication sociale », il peut en outre contenir une proposition d'explication de la part du diariste. Cf. Renata Laqueur, *Bergen-Belsen Tagebuch. 1944/45*, 2e édition revue et corrigée, Hanovre, Fackelträger-Verlag, 1989, p. 31.

<sup>29</sup> Linke, *op. cit.*, in Meredid Puw Davies, Beth Linklater, Gisela Shaw (édit.), *op. cit.*, p. 106.

<sup>30</sup> Cf. Jürgen Lehmann, « Bekennen – Erzählen – Berichten. Studien zu Theorie und Geschichte der Autobiographie », in *Studien zur deutschen Literatur*; vol. 98, Tübingen, Niemeyer, 1988.

<sup>31</sup> Angelika Linke, *op. cit.*, in Markus Nussbaumer et Paul R. Portmann (édit.), *op. cit.*, p. 193-232, ici p. 201.

<sup>32</sup> Cf. Eberhard Kolb, *Bergen-Belsen. Du « camp d'hébergement » au camp de concentration, 1943-1945*, 2<sup>e</sup> édition revue et corrigée, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1985, traduit par Françoise Manfrass. Voir à ce sujet: Karin Orth, *Das System der nationalsozialistischen Konzentrationslager. Eine politische Organisationsgeschichte*, Zürich, Pendo Verlag, 2002, p. 69, « On arrivait plutôt au terme du système concentrationnaire en plein effondrement qui, dans ce sens, fait donc figure de symbole pour les atrocités commises dans les camps de concentration nazis. » Pour la diffusion médiatique, cf. Hannah Caven, « Horror in Our Time: images of the concentration camp in the British media, 1945 », in *Historical Journal of Film, Radio and Television* n° 21, 2001, p. 207-253.

<sup>33</sup> Cf. par exemple Alfred Steim, « Auschwitz » in *Enzyklopädie des Nationalsozialismus*, Wolfgang Benz, Hermann Graml et Hermann Weiß (édit.), 4e édition., Munich, dtv, 2001, p. 381 sqq; et Sybille Steinbacher « Auschwitz » in Wolfgang Benz (édit.), *Lexikon des Holocaust*, Munich, C.H. Beck, 2002, p. 19 sqq.

<sup>34</sup> Cf. par exemple Barbara Distel, *Dachau (KZ)*, in Wolfgang Benz (édit.), *op. cit.*, p. 45 sq. et Wolfgang Benz, « Konzentrationslager », in même éditeur, *op. cit.*, p. 126 sqq; à propos du premier camp de concentration, cf. aussi Wolfgang Benz und Barbara Distel (édit.), *Terror ohne System. Die ersten Konzentrationslager im Nationalsozialismus 1933-1935* (Geschichte der Konzentrationslager 1933-1945; vol. 1), Berlin, Metropol, 2001.

<sup>35</sup> Cf. Eberhard Kolb, *op. cit.*, p. 21 sq.

<sup>36</sup> Cf. à propos des personnes citées les documents 1./1. – 1./4., in *Konzentrationslager Bergen-Belsen. Berichte und Dokumente* (Bergen-Belsen Schriften; vol. 1), choix et commentaires de Rolf Keller entre

autres, 2<sup>e</sup> édition, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2002, p. 29-37 et Alexandra-Eileen Wenck, *Zwischen Menschenhandel und <Endlösung>. Das Konzentrationslager Bergen-Belsen* (Sammlung Schöningh zur Geschichte und Gegenwart), Paderborn, Munich, Vienne, Zürich, Schöningh, 2000, p. 12 « Étant donné leur nationalité étrangère, les Juifs originaires de toute l'Europe servaient ici de monnaie d'échange potentiel contre de riches détenus Allemands ou présentaient d'autres utilités "économiques". Le camp de concentration de Bergen-Belsen devait entretenir un commerce, à savoir "l'échange" de Juifs contre des marchandises ou des Allemands internés à l'étranger. »

<sup>37</sup> Cf. à propos de l'origine et des antécédents du camp, Alexandra-Eileen Wenck, *op. cit.*, p. 94-137. Cf. aussi, à propos de l'ancienne fonction du camp qui accueillait des prisonniers de guerre soviétiques, Eberhard Kolb, *op. cit.*, p. 24 sq.

<sup>38</sup> Alexandra-Eileen Wenck, *op. cit.*, p. 14.

<sup>39</sup> Il résulte clairement des journaux intimes que d'autres nationalités logeaient également dans cette partie du camp. Il est ainsi maintes fois question de Grecs, d'Albanais, de Français, de Polonais, d'Italiens et d'Anglais. Toutefois, rien n'indique clairement s'il s'agissait dans tous les cas des nationalités d'origine des Juifs ou simplement de papiers d'identité que ces derniers possédaient pour ces pays.

<sup>40</sup> À propos des différentes sections du camp, cf. Alexandra-Eileen Wenck, *op. cit.*, p. 138-337; et Eberhard Kolb, *op. cit.*, p. 32-34.

<sup>41</sup> Cf. Karin Orth, *op. cit.*, p. 266.

<sup>42</sup> Alexandra-Eileen Wenck, *op. cit.*, p. 11, « Une dernière étape fut imaginée pour les détenus de ce camp, transformant une sorte de "camp d'internement mal tenu" en une politique d'extermination nazie nommée "solution finale". »

<sup>43</sup> Un curriculum vitae rédigé par Renata Laqueur elle-même peut être consulté aux Archives du Musée du Mémorial de l'Holocauste des États-Unis. Cf. United States Holocaust Memorial Museum, Renata Laqueur Collection, Call Number: Acc.1995.A.1169.

<sup>44</sup> Signalons que Renata Laqueur est l'une des premières à avoir thématisé sous des aspects scientifiques la rédaction de journaux intimes en camp de concentration. À cet égard, sa thèse de littérature comparée est à considérer comme novatrice. Cf. Renata Laqueur, *Schreiben im KZ. Tagebücher 1940 bis 1945*, Brême, Niedersächsische Landeszentrale für Politische Bildung, 1991; Renata Laqueur-Weiss, *Writing in Defiance. Concentration Camp Diaries in Dutch, French and German. 1940-1945*, thèse de doctorat non publiée, New York University, 1971.

<sup>45</sup> Cf. Par exemple Mirjam Bolle, « Ich weiß, dieser Brief wird Dich nie erreichen. » *Tagebuchbriefe aus Amsterdam, Westerbork und Bergen-Belsen*, Berlin, Eichborn, 2006, p. 259 à la date du 10 mars 1945 « J'avais emmené de Westerbork quelques blocs à croquis, j'ai peint des images et y ai inscrit le nom des enfants. »

<sup>46</sup> Cf. Environnement situationnel, Renata Laqueur, *op. cit.*, 31 p.

<sup>47</sup> Cf. Helmut Peitsch, « Deutschlands Gedächtnis an seine dunkelste Zeit ». *Zur Funktion der Autobiographik in den Westzonen Deutschlands und den Westsektoren von Berlin 1945 – 1949*, Berlin, Sigma Medienwissenschaft; 1990, vol. 5, p. 139.

<sup>48</sup> Cf. à propos des activités culturelles au camp de Bergen-Belsen, Thomas Rahe, « Kulturelle Aktivitäten jüdischer Häftlinge im Konzentrationslager Bergen-Belsen », *Menora* 4, 1993, p. 111-138.

<sup>49</sup> Cf. Thomas Rahe, *Einleitung* in Loden Vogel, *op. cit.*, p. 7-12, p. 9. D'autres opinions ont également été émises, cf. en particulier Hanna Lévy-Hass und Mirjam Bolle, qui, dans leurs journaux intimes, expriment à plusieurs reprises l'ennui qu'elles ressentent vis-à-vis des personnes avec lesquelles elles sont forcées de vivre. En ce qui concerne l'ensemble du « camp de l'étoile », il convient plutôt de parler d'un groupe hétérogène, seules quelques baraques apparaissent comme relativement homogènes dans leur composition nationale. C'est du moins ce que l'on ressent à la lecture des journaux intimes connus de Bergen-Belsen. Cf. Hanna Lévy-Hass, *Vielleicht war das alles erst der Anfang. Tagebuch aus dem KZ Bergen-Belsen 1944-1945*, Berlin, Rotbuch Verlag, 1979; Mirjam Bolle, *op. cit.*

<sup>50</sup> Il faut souligner ici qu'à Bergen-Belsen, au contraire d'autres camps de concentration, aucun « assassinat » n'a été perpétré. Cf. aussi Karin Orth, *op. cit.*, p. 268 sq « Les SS du camp ne tuaient pas les détenus transférés à Bergen-Belsen de manière directe ou immédiate, mais les laissaient mourir par négligence. »

<sup>51</sup> Cf. Bruno Bettelheim, *Survivre*, Paris, Robert Laffont, 1979, traduit par Théo Carlier, p. 69 et 70, « briser les prisonniers en tant qu'individus et faire d'eux des masses dociles, incapables d'actes de résistance

individuels ou collectifs ». Giorgio Agamben traite de la notion de « situation extrême » dans sa problématique. Giorgio Agamben, *Ce qui reste d'Auschwitz. L'Archive et le témoin*, Paris, Rivages, 1999, notamment p. 58, traduit par Pierre Alferi.

<sup>52</sup> Bruno Bettelheim, *op. cit.*, p. 20.

<sup>53</sup> La topique du « monde renversé » se retrouve dans plusieurs ego-documents sur l'holocauste, par exemple dans les autobiographies de Primo Levi, *Si c'est un homme*, Paris, Pocket, 1988; Ruth Klüger, *Refus de témoigner: Une jeunesse*, Paris, Éditions Viviane Hamy, 1995, traduit par Jeanne Etoré. Cf. aussi à ce sujet Günter Butzer, « *Topographie und Topik. Zur Beziehung von Narration und Argumentation in der autobiographischen Holocaust-Literatur* », in Manuela Günter, *Überleben schreiben. Zur Autobiographik der Shoah*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2002, p. 51-75; Cf. aussi Renata Laqueur, *op. cit.*, p. 73 sqq; ainsi que Wolfgang Sofsky, *Traité de la violence*, Paris, Gallimard, 1998, traduit par Bernard Lortholary.

<sup>54</sup> Cf. Bruno Bettelheim, *op. cit.*, p. 21.

<sup>55</sup> Cf. Ralph-Rainer Wuthenow, *op. cit.*, p. 220.

<sup>56</sup> In « Témoignages de détenus », « Renata Laqueur: "Il reviendra bien un temps où il n'y aura plus de barbelés" », Eberhard Kolb, *Bergen-Belsen. Du « camp d'hébergement » au camp de concentration, 1943-1945*, 2e édition revue et corrigée, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1985, traduit par Françoise Manfrass, p. 70 et 71. Le journal original se trouve aux Archives du Mémorial de Bergen-Belsen et peut y être consulté. [Sauf les 3 dernières lignes qui ne figuraient pas dans la traduction française et que nous avons donc traduites pour cet article. NDT]

<sup>57</sup> Cf. Saul Friedlander (Hrsg.), *Probing the Limits of Representation. Nazism and the « Final Solution »*, Cambridge and London, Harvard University Press, 1992.